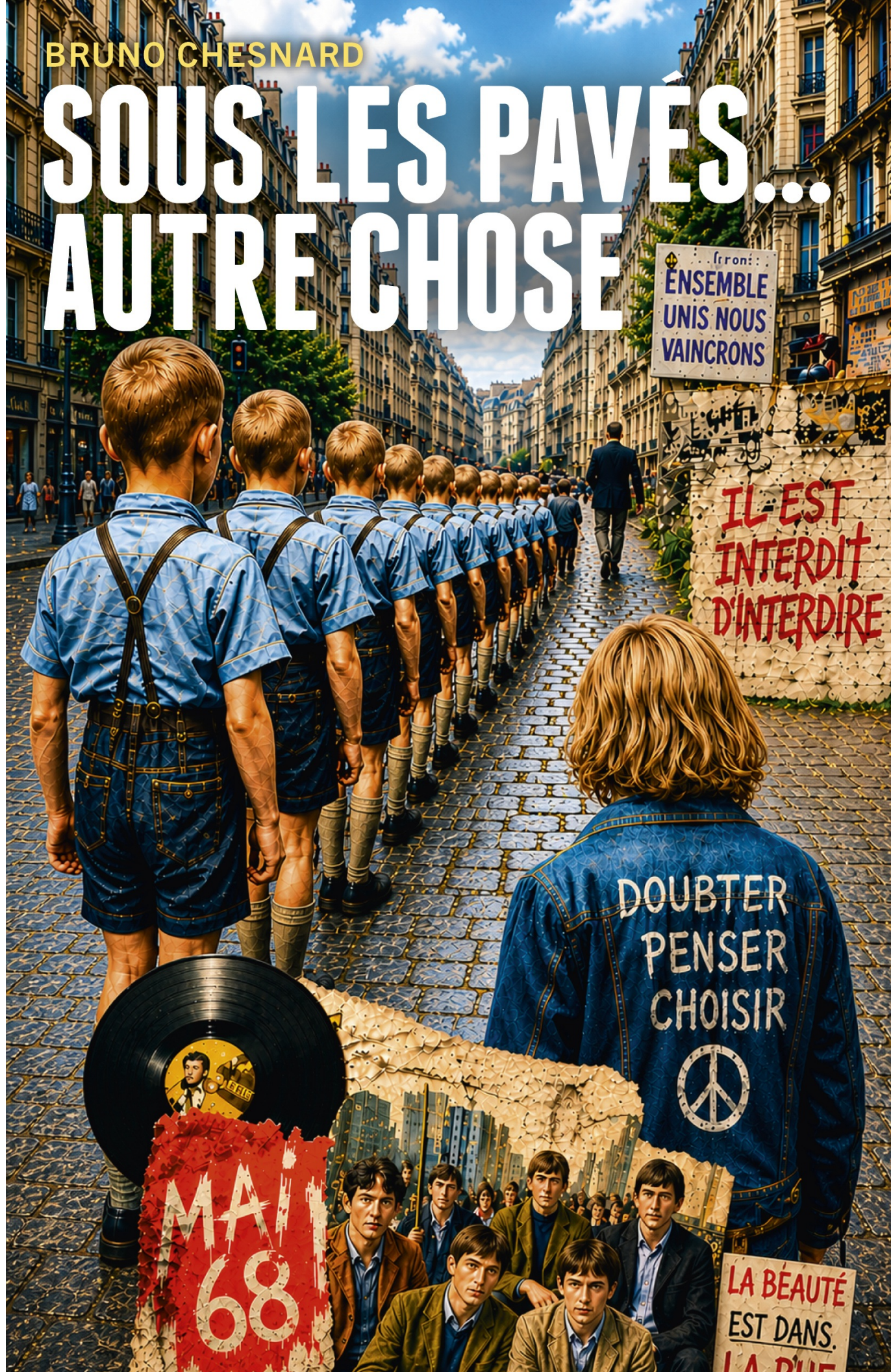


BRUNO CHESNARD

SOUS LES PAVÉS... AUTRE CHOSE



Bruno Chesnard

Sous les pavés... Autre chose

Itinéraire d'un enfant à l'ombre de l'autorité

© Bruno Chesnard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0180-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mon père pouvait casser une noix entre ses doigts.

Pas avec un casse-noix.

Pas en la coinçant contre une table.

Juste avec sa main.

Gros plan.

Sa main, large et épaisse, était sillonnée de veines saillantes comme une vieille carte. On n'y lisait pas l'avenir ; on y devinait les coups reçus, et ceux qu'il avait rendus.

Une main de travailleur, de bagarreur peut-être, une main qui semblait avoir traversé les années en forçant le passage.

La noix disparaissait dans son énorme paume.

Les doigts se refermaient lentement.

Comme une mâchoire.

Les tendons se tendaient sous la peau. Les jointures blanchissaient.

Un silence.

Le genre de silence qui faisait attendre quelque chose.

Et puis—

Crac.

La coquille éclatait d'un coup sec.

Net.

Sans appel.

Les morceaux retombaient dans sa paume ouverte, comme les débris d'une démonstration dont personne n'avait contesté le résultat.

Je regardais cela avec les yeux d'un enfant.

Ce n'était qu'une noix.

Mais, dans ma tête, cela aurait tout aussi bien pu être une pierre.

Ou autre chose.

Le message était compris.

Moi, j'étais à côté avec mon pot de confiture.

J'essayais d'ouvrir le pot.

Mais le couvercle ne bougeait pas d'un millimètre.

Je tapais dessus.

Parce que ma mère faisait ça.

Et que ça avait l'air d'être une technique reconnue.

Rien.

Le pot restait là, imperturbable.

Presque moqueur.

Alors, je regardais mon père, les yeux ronds.

Fasciné.

C'était un tour de magie.

Mais sans sourire.

Sans applaudissements.

Il avait des mains qui savaient tenir.

Et serrer.

Clé à molette, tenailles, pince, marteau...

Ou des bras d'enfants **avec la même force.**

Sa main, je la connaissais.

Sur ma joue.

Mes sœurs aussi...

Ma mère, elle, connaissait la version complète.

Avec l'option poing.

Une marque bleue sur la mâchoire.

Mais il n'y avait pas que ses mains.

Il y avait sa voix.

Et ça, c'est encore autre chose.

Avec ma mère, avec mes sœurs, entre nous, en pleine discussion...

Quand il entrait dans la pièce, ce n'était pas une entrée.

C'était un réglage.

Nos conversations baissaient de volume.

Les voix se tassaient.

Les phrases s'étranglaient à mi-chemin.

Même la pendule hésitait.

Elle faisait :

Tic...

(Tu es sûr ?)

Tac...

(On continue ?)

Tic...

Même le poisson rouge ralentissait, suspendu dans son bocal, comme s'il avait compris la consigne :

Ne pas faire de vagues.

L'air devenait dense.

Respirer demandait presque une autorisation.

Il parlait.

On écoutait.

L'interrompre relevait de l'inconscience.

Ses mains, c'étaient des raquettes.

Une de mes sœurs en avait fait les frais.

Nous étions à table, au milieu du repas.

Elle lui coupa la parole.

Une remarque banale.

Une phrase sans importance.

Mais chez lui, les phrases les plus ordinaires devenaient des provocations.

Il la trouvait « trop piquante ».

Alors tout alla très vite.

Sa main partit.

Une claque sèche. Violente.

Elle décolla presque de sa chaise et alla heurter le meuble derrière elle dans un bruit sourd.

Le bois résonna.

Sa tête aussi.

Puis le silence.

Un silence épais.

Sur son front, une éraflure.

Un mince filet de sang, presque timide.

Et lui...

Il resta immobile une seconde.

Comme surpris par sa propre violence.

Comme si la tempête qu'il venait de déclencher le stupéfiait lui-même.

Ma mère surgit alors de la cuisine, attirée par le choc.

Un torchon pendait encore à sa main.

Elle vit ma sœur en larmes, la main sur le front.

Et quelque chose changea sur son visage.

Tous ses muscles se crispèrent.

Ses sourcils se froncèrent.

Son regard se planta dans celui de mon père.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'es pas bien ! Tu es devenu fou ou quoi ?

Sa voix éclata dans la pièce.

Une voix que nous entendions rarement.

Pendant quelques secondes, elle n'était plus l'épouse prudente qui pesait chacun de ses mots pour éviter les colères.

Elle n'était plus la femme qui composait avec la peur.

Elle était seulement une mère qui voyait son enfant blessé.

Elle se précipita vers ma sœur.

L'attira contre elle.

— Viens... viens dans mes bras...

Sa colère se transforma aussitôt en douceur.

Là où la main de mon père avait frappé, les siennes consolaient.

Elle écarta délicatement les cheveux collés au front.

— Ça va... ne bouge pas... maman est là...

Elle examina l'éraflure.

Souffla dessus comme si ce geste pouvait effacer la douleur.

Toute la tendresse qu'elle n'avait pas le pouvoir de donner au monde, elle la déposait dans cet instant.

Mon père, lui, semblait soudain navré.

Sa voix baissa d'un ton.

Ses gestes se firent plus lents.

Presque doux.

Comme toujours après l'orage.

La scène était terminée.

Classée.

Enterrée.

Jusqu'à la prochaine éruption.

Car ce n'était pas seulement de ses colères que nous avions peur.

C'était de leur retour.

Ma mère vivait elle aussi sous cette menace.

Pourtant, chaque fois que l'un de ses enfants était atteint, elle trouvait quelque part en elle un courage plus fort que sa peur.

Quant aux démonstrations d'affection paternelle, elles relevaient d'un domaine encore plus mystérieux que ses colères.

On savait au moins quand celle-ci allait nous tomber dessus.

Pour la tendresse, en revanche, il fallait se contenter de quelques indices souvent peu engageants.

Être serré dans ses bras avec ses grosses mains.

Il chiquait.

Toujours.

Un morceau de tabac gris calé dans un coin de la joue, comme une poche mal remplie.

Sa mâchoire travaillait sans cesse, lentement, obstinément, comme si elle ruminait une réserve de colère.

Quand il ouvrait les lèvres pour parler, j'avais l'impression qu'il remuait dans sa bouche une vieille feuille mouillée oubliée au fond d'un caniveau.

Et puis il y avait le crachat.

Pas un petit geste discret, non.

Un vrai spectacle.

Il se penchait légèrement en avant, cambrait le cou, prenait son élan...

Et pfah !

Il expulsait un jet de salive noire, épaisse, qui s'écrasait sur le bitume.

On aurait dit une projection de lave brune d'un volcan en miniature.

Berck ! Berck !

Écœurant.

J'hésitais à regarder.

Certaines joues donnent envie d'être embrassées.

La sienne produisait exactement l'effet inverse.

Enfant, l'idée ne me traversait même pas l'esprit.

Sa joue n'était pas un endroit.

C'était une zone.

Chez lui, l'affection passait par le silence.

Et le silence ressemblait souvent à de l'absence.

Il faut maintenant que je vous présente mes parents.

Pour comprendre mon père, il faut retourner en Bretagne.

Pour comprendre ma mère, en Normandie.

Car on ne comprend jamais vraiment les gens sans savoir d'où ils viennent.

Mon père était un homme trapu, ramassé sur lui-même, comme s'il s'attendait toujours à recevoir un coup.

Son visage était large, solide comme une enclume.

Sa peau, tannée par le vent et le soleil des champs, avait pris cette couleur brun clair que donnent les saisons passées dehors.

Ses cheveux noirs et ses sourcils épais lui donnaient un regard sombre dont je ne parvenais jamais à savoir s'il cachait de la colère, de la fatigue ou quelque chose